

Le cinéma de béton

Après la plage, nous avons l'habitude de sortir le soir dans les restaurants bordant la marina. Je laissais Karole prendre le volant en raison de ma phobie de la conduite automobile. Ses gestes minimalistes contrôlant la machine me faisaient toujours le même effet hypnotique. Ensuite, nous rentrions à l'hôtel où nous avions réservé au septième étage, commandions une dernière bouteille dans la chambre où nous dormions chacun dans deux lits séparés. La chaleur était étouffante. On brassait du liquide malgré le ventilateur. La nuit, j'observais un souffle de vent faire bouger les rideaux, glisser une ombre lente sur le corps de Karole endormie, les draps rabattus sur le côté, le t-shirt et le slip confondus avec sa peau dans la pénombre. Je sortais sur le balcon regarder la mer. Je pensais pour moi-même, je rêvais. Avant de me rendormir, j'allais poser mon visage dans le creux de son matelas, respirer lentement l'odeur de son ventre, de son sexe, parfums féminins où se mêlaient l'iode, la cyprine et l'ambre solaire. Je passais mes doigts, ma langue à quelques millimètres d'elle, sans la réveiller, puis je me retirais.

Le chantier suburbain offrait tout ce que l'on pouvait souhaiter d'immeubles et de pavillons en construction, quartiers inhabités qui appartenaient pour l'instant à une poignée de rôdeurs venus y pratiquer d'obscures cérémonies. Le soir tombé, les murs inachevés s'illuminaient des projections sauvages organisées au milieu des gravats et des bidons métalliques. Les antiques magnétoscopes VHS, projecteurs 16 et 8mm branchés sur des rallonges électriques ou des groupes électrogènes dévidaient films et vidéos catastrophes sur le support même du béton à peine solidifié. Les coulures zébraient les images de cataclysmes, atrocités et accidents récoltés de bandes oubliées. Nous avons pris goût à ces soirées clandestines où se retrouvait une communauté de pervers d'un genre particulier, marginaux venus assouvir toutes les formes de déviations et auxquels nous nous mêlions avec une curiosité toujours renouvelée. C'était ici, dans ces semi-bâtiments abstraits, architectures en gestations, structures internes à nu, escaliers sans étages, appartements sans parois, dalles de ciment donnant sur le vide, que se jouait un spectacle secret, mystérieux son et lumière dont nous étions à la fois spectateurs et acteurs, exposant dans un noir anonyme nos pulsions les plus obscures.

Le documentaire était une série d'archives montrant les hélicoptères arrosant de napalm et de défoliants des portions entières de jungle vietnamienne. À perte de vue, les cadavres à demi carbonisés jonchaient le champ de boue dans un granuleux noir et blanc. Des trapèzes lumineux formaient un triptyque d'explosions nucléaires et de pipelines en flammes dans un dispositif asymétrique. Des visages gigantesques, déformés par des perspectives aberrantes, s'étalaient jusqu'aux toits inexistantes avant de se perdre dans les étoiles. Dans cette chambre des horreurs à ciel ouvert, chacun s'inventait une vie parallèle sous les panneaux animés d'exécutions publiques et de pornographie SM. Des inconnus erraient entre les palettes et les blocs de moellons en quêtes de magies sexuelles inédites, exhibitionnistes, fétichistes, paraphiles perdus dans leurs labyrinthes imaginaires, créateurs de rituels magnétiques auxquels nous adressions des supplications muettes au milieu des haut-parleurs posés sur le sable.

La nudité de Karole était le révélateur de l'émulsion chimique de la pellicule. Elle évoluait dans le faisceau comme dans une pièce d'eau verticale, sa peau captant les taches de couleurs avec une incroyable facilité, surface malléable à la taille d'un univers entier. Chaque ligne de son corps révélait le relief caché du désastre, paysage charnel d'une apocalypse en suspension que nous observions depuis un balcon intime. Les images coulaient sur elle comme un fluide, giclures de sang et d'essence, pluies diluviennes de jungles tropicales qui ruisselaient sur ses seins et son pubis dans un bleu crépusculaire. Son visage n'en finissait plus de se fragmenter sur lui-même, masque de cicatrices sans cesse mouvantes

autour du rouge de ses lèvres, métal brillant de mille éclats de verre brisé. Son corps se démultipliait, se déclinait en une infinité de poses dans des mondes parallèles, pin-up sur fond de charniers, mannequin de pistes d'atterrissage accidentées. Elle dansait entre les déchirures du 16mm, son ombre planant au-dessus des spectateurs épars, assis sur des chaises de camping, figurines en carton dans un théâtre chinois.

La fenêtre rectangulaire faisait un écran à l'intérieur de l'écran, dont je touchais les rebords en admirant les corps en suspension. Les mises en scène sadomasochistes alignées étaient ces autres fenêtres que je pénétrais de mes yeux, fantasmes matérialisés que je n'avais qu'à effleurer du regard pour les faire gémir. Les tubulures des échafaudages surcraient les croix de Saint André, mosaïques de membres écartelés dans des positions excitantes et parfaites, fragments de tissus mouillés isolés dans mon champ de conscience. Les câbles électriques tombant du plafond inauguraient un bondage archaïque, les spires de fer torsadé comme des lanières de fouets figées en l'air. Une voix de femme enregistrée murmurait des mots sans suite, obscénités dans une langue étrangère que je ne comprenais pas. Elle semblait attendre de moi je ne sais quelle emprise, un scénario inconnu que je n'avais qu'à imaginer en rêve pour le concrétiser en un loop de peep-show. Elle ignorait ma présence réelle, s'adressait à un double dans un envers de fiction, négatif photo de ma propre image désagrégée et tombée en morceaux. J'aurais voulu franchir la limite, rentrer dans le film pour y habiter un deuxième corps, opérateur d'une révélation où j'aurais enfin pu l'atteindre.

Karole était la cible dans mon viseur. De toutes les femmes aux images disloquées, se superposant les unes aux autres, elle était la seule à composer une figure pleine et entière, indivisible. Elle était le point focal au centre de l'objectif, le vortex autour duquel je gravitais comme un satellite en perdition. Une vague de plaisir gelé circulait entre moi et les piliers de béton, architecture brute que je caressais à pleines mains, respirant leurs chairs industrielles. Le visage de Karole me fixait à travers l'ouverture, voilé par le film, toile de plastique qui me paralysait. Mon corps tout entier l'appelait à l'aide dans la tour de ciment où je me débattais, poussant des gémissements qui ressemblaient à des pleurs. Mon sexe allait vers elle à travers un champ de ruines, traçant dans la chair et le sang un trait de salive, de sueur et de liquide séminal. J'ai éjaculé sur le mur un sperme chaud, âcre, presque brûlant entre mes doigts. J'ai poussé un cri à travers la fenêtre en direction de Karole, déchirant ma gorge à travers mes larmes – un cri de noyé, rauque, sans pudeur, couvert par les boucles de sirènes d'ambulances sur les magnétos Revox.

Nous avons quitté le cinéma de béton un peu après le lever du soleil. La route déserte longeant la plage faisait un ruban sombre au bord du sable. Quelques touristes profitaient comme nous des premières heures du jour en regardant la mer. Le soleil flottait derrière un rideau de gaze et de poussière bleue. « J'aime t'entendre crier. J'aime la façon dont tu cries », me dit Karole derrière ses lunettes noires, les mains immobiles sur le volant, comme si la seconde phrase devait expliciter la première. Je lui souris en retour. Je lui donnais ce que je pouvais lui donner. Elle était la seule femme, icône brisée de mon adoration, beauté figure nette, non retouchée de mon désespoir. Nous étions déjà en quête d'une nouvelle destination, d'une nouvelle chambre d'hôtel qui deviendrait le théâtre de nos collisions, de nos désastres intimes, d'un nouvel endroit à marquer de nos fluides, traces ADN de nos crimes sexuels, à la recherche d'un nouveau spectacle à la taille de nos mutilations. Nous n'étions plus seuls. Nous allions à la rencontre de ces autres touristes qui arpentaient le monde en quête de nouvelles déchirures.